

2- LES TYPES D'ÉLEVAGE BOVIN

L'organisation des déplacements du cheptel montre une grande diversité de situations dans la mobilité. Celle-ci s'effectue sur des itinéraires de plusieurs centaines de kilomètres ou sur de simples balancements à l'échelle du km. Mais le même type de mobilité du troupeau peut dissimuler aussi des genres de vie et des économies pastorales très différentes. Dans la grande diversité de ceux-ci nous reconnaissons quelques situations simplifiées en nous limitant à l'élevage bovin.

L'élevage des paysans Bambara, Sénoufo, Minianka du Sud du Mali est en progrès comme les statistiques le démontrent. Si l'on en croit l'enquête agricole de 1975 - 1976, les exploitations paysannes de la région de Sikasso se répartissent en 43 p.100 sans bétail, 26 p.100 de 1 à 5 bovins, 15 p.100 de 6 à 10 têtes, 16 p.100 de plus de 10 têtes. Le gros du cheptel, 45 p.100, est groupé dans la catégorie de 6 à 10 têtes.

D'une façon générale, cet élevage a été très amplifié par les opérations de développement, en particulier celles de la Compagnie Malienne des Textiles qui, à côté de ses actions agricoles propres (coton, arachide, dah) a diffusé la culture attelée et facilité l'achat de bœufs de labour par les exploitants. Ils servent à la fois pour le trait et pour l'embouche. Leur entretien est généralement assuré dans la concession familiale où ils sont nourris aux sous-produits agricoles (paille, fanne) et plus rarement aux aliments achetés (tourteaux de coton). Mais les bénéfices que tirent les paysans des bonnes récoltes leur permettent d'investir dans un petit cheptel jouant le rôle de réserve pour les dépenses familiales et pour l'entretien pour l'embouche.

Habituellement, le troupeau familial ou villageois se nourrit au long de l'année sur trois parcours à proximité du village. Le parcours de saison des pluies est celui des brousses à *Andropogon* ou à *Loudetia* sur cuirasses ou gravillons, ou des jachères. Son intérêt fourrager cesse à la fin des pluies (octobre). Les troupeaux se rabattent alors, dès la récolte, sur les chaumes des champs. Chez certains agriculteurs, on ne coupe que l'épi et les hautes pailles cassées nourrissent les animaux. Durant ce parcours, ils sont conduits de façon précise sur les champs de leurs propriétaires pour la fumure. Dès décembre, cette utilisation est terminée et le troupeau doit rechercher des niches pâturables dans des lieux humides à graminées : vétivert, *Echinochloa*, *Hyparrhenia*, que l'on trouve la plupart du temps dans les vallées. Les feux de pâturage échelonnés de décembre à mars permettent une repousse graduelle de ces savanes de bas-fonds. Cependant, les difficultés ne manquent pas : insalubrité, extension des cultures légumières, des vergers ou des rizières.

Des variantes de contrôle plus sévères du bétail et des objectifs plus spécialisés influencent ce modèle général. C'est fréquemment le cas dans les villages où les surfaces en cotonnières ont été élargies, réduisant les jachères dans un système de production agricole plus intensif. Le bétail est alors, en saison des pluies, enfermé le soir dans des parcs (Wéré). Ce système de gardiennage en parc est particulièrement adapté à un habitat en petites unités, entouré de parcelles cultivées, où le parc, déplacé chaque année, assure une bonne fumure. Cette intégration du cheptel dans le système de culture par l'intermédiaire du parc caractérise principalement les pays **Minianka** et **Sénoufo**.

Les paysans de l'Office du Niger furent dès l'origine engagés dans un élevage bovin à forte composante de bœufs de labour. Si leur abreuvement ne pose pas de problèmes avec le système d'irrigation, leur nourriture en saison sèche dans une région fortement cultivée a toujours été une difficulté très ressentie, malgré les pailles de riz ou des mils hors casiers. Les campagnes de labour sont abordées avec un cheptel affaibli par la longue disette de saison sèche et sont ainsi

prolongées de façon gênante pour le calendrier. De ce fait l'Office du Niger s'est toujours soucié de l'utilisation d'un complément alimentaire pour le cheptel des colons. En plus des bœufs de labour, les colons les plus favorisés possèdent des troupeaux de réserve qui sont confiés à des bergers peuls salariés, lorsqu'ils atteignent une cinquantaine de têtes. Dans ce cas, le troupeau sort de la zone des villages mais ne s'en éloigne guère, les colons désirant surveiller la conduite de leur berger.

L'élevage des Peuls sédentarisés et cultivateurs, mais conservant toujours des préoccupations pastorales, se distingue des précédents par un cheptel numériquement plus important et en conséquence par un certain déplacement d'une partie de celui-ci. Dans le Ouassoulou, cercle de Yanfolila, le petit pays de Djallon-Foulbé est peuplé de Peuls venus du Fouta-Djallon guinéen qui ont subi un fort métissage Malinké et ont oublié leur langue. Mais ils conservent de forts troupeaux bovins de N'Dama (l'indice de bovin étant de 0,7 par habitant alors que dans le Baya voisin, pays malinké, il n'est que de 0,3). Le système de production agricole est assez intensif dans les vallées du Ouassoulou Balé et Sankarani. Autour des petits villages, les champs de culture permanente, dits « sansan », donnent successivement une récolte de maïs, puis de tabac. Ils sont fumés avant les pluies par les bovins attachés au piquet ou par la fumure de la litière des parcs. Après la récolte de maïs les pailles sont rassemblées et les bœufs y sont fixés par le système du piquet. Cela permettra une culture de tabac entre septembre et janvier. Durant toute la saison des cultures, le bétail est contrôlé. Mené par les enfants sur les jachères pendant la journée, il est rassemblé et ramené au parc familial le soir. Par contre, en saison sèche, le troupeau parcourt en liberté les friches et les brousses voisines. Cette divagation entraîne fréquemment des litiges, les bœufs pénétrant dans les jardins de tabac ou dans les rizières.

Les familles peuls de la région de Koulikoro, dispersées dans les villages des paysans bambara, sont, à l'imitation de ceux-ci, cultivateurs mais conservent un cheptel qui était très important en 1959 : 107 bovins par famille en moyenne. Le gardiennage est généralement familial. Si le troupeau est inférieur à 50 têtes environ, il demeure autour du village et dans les pâturages inondables disponibles. Les troupeaux plus importants sont éloignés. Pour ceux de la rive gauche, il y a une transhumance d'hivernage en direction du nord vers Banamba et Nara. Pour ceux de la rive droite, la transhumance a lieu en saison sèche dans la région de Dioïla vers Diémadougou.

La plupart des Peuls du Séno, Sénonkobé, pratiquent dans des conditions écologiques différentes le même type de semi-sédentarisation. Les Ouakambé ont leur village et leurs cultures au Séno et la majorité de la population y passe la saison des pluies avec les vaches laitières tandis que leurs garti transhument au Sahel depuis 1960, époque d'extension des cultures au Séno. En décembre, la plupart des Ouakambé abandonnent leurs villages et rejoignent les garti, de retour du Sahel, dans les bourgou du Sud du Delta intérieur.

Un schéma saisonnier plus compliqué est celui de beaucoup de Peuls du cercle de Douentza (Mondoro, Boni, Hombori) mais avec des parcours de moindre ampleur. Le « roum'irdé » (village de la saison des pluies) retient le gros de la population et du cheptel tandis que les jeunes hommes dispersent leurs cultures et leurs paillottes légères (debbere) à la périphérie. Les bergers et les bovins s'éloignent en fin de pluies vers les lieux de cure salée. En octobre, population et cheptel sont réunis au roum'irdé. Celui-ci est abandonné en saison sèche et les familles accompagnées de leurs troupeaux gagnent les villages cultivateurs des Dogon ou Rimaïbé dans le but de constituer leur réserve de céréales par le troc du lait, de la fumure des champs ou de divers travaux et transports.

Le système économique de ces groupes semi-sédentaires s'appuie sur un troupeau important (indice de cheptel : 3 à 6 bovins par personne) et il est structuré en vue de la priorité laitière (50 p.100 de vaches laitières). Les ressources agricoles sont plus ou moins sollicitées, selon la conjoncture pastorale. Lors de la période de sécheresse récente, les troupeaux ont été fortement réduits et de ce fait les activités agricoles et de cueillette ont été renforcées. En situation moyenne, un apport de 100 kg de grain par personne est nécessaire.

Les pasteurs nomades

Leur base économique est établie presque entièrement sur le cheptel, ce qui exige des indices de bétail élevé et une commercialisation active. En période favorable, beaucoup de tribus Touaregs, particulièrement les fractions nobles (**imajaren**) ou maraboutiques (**imelesmen**), avaient 20 à 30 bovins par personne et un cheptel considérable en petit bétail. La constitution hétérogène du troupeau tend à diminuer les risques et répond aux disponibilités de main-d'œuvre : enfants chevriers, adolescents bouviers... Pendant la période 1940-1970, les conditions climatiques relativement favorables, les mesures sanitaires, la multiplication des puits, ont abouti au gonflement des troupeaux bovins comme ressource essentielle. La sécheresse a frappé d'autant plus gravement cette catégorie d'éleveurs dont les économies sont actuellement ruinées ou en difficile redéfinition.

Les itinéraires sont d'ampleur très inégale, conditionnés traditionnellement par la puissance politique et militaire des tribus, en fonction de laquelle le partage territorial, informel et souple mais longtemps stable dans ses grandes aires, avait été défini. Ainsi, les **Touaregs Irréguenaten** du Gourma se dispersent en saison des pluies autour de Benzéma, Drougama, Dimamou... En saison froide, ils se rabattent sur les lacs de la rive droite, Niangaye, Do, Garou, qu'ils quittent en février pour les bourgoutières sur la rive droite du Niger, de Dari à Kabara. Mais les itinéraires traditionnels ont perdu depuis la sécheresse leur raison d'être ; les nomades, avec les troupeaux survivants réduits à quelques têtes, tentent de mettre au point des micro-nomadismes dont les lieux d'assistance publique, centres ou puits, sont les réels pivots.

Le débat porte sur la probabilité de la reconstitution des pratiques spatiales anciennes. Dans l'hypothèse d'une reprise de la pluviosité, dans quelle mesure les conditions écologiques seront-elles restaurées ? Une bonne restauration de celles-ci sera-t-elle suffisante pour ramener les nomades aux pratiques précédentes ? On peut raisonnablement penser que les plus démunis de situations alternatives auront à réinventer un certain nomadisme et un certain élevage très différents, peut-être, de ceux des années soixante.

Comme il a été précisé en introduction, ces différents types n'épuisent pas la grande variété des situations de l'élevage bovin. Il faudrait en particulier évaluer l'importance prise dans l'élevage par les citadins favorisés (commerçants, fonctionnaires, transporteurs) qui investissent en bovins. Ils les confient généralement à des éleveurs professionnels qui pratiquent une certaine transhumance. Mais l'entretien du cheptel en ville, ou à proximité, est aussi une pratique courante et cela explique le commerce important de fourrage qu'on observe depuis quelques années. Toute mise en place d'une opération de développement exige une bonne connaissance de la gestion économique et sociale du troupeau, en particulier de la main-d'œuvre disponible, des combinaisons agricoles réalisées par la plupart des éleveurs, des objectifs précis de l'élevage auquel on est confronté (lait, embouche ou travail). Ainsi les programmes stéréotypés appliqués de Dakar au Tchad, avec les mêmes volets, n'entraîneront pas une réelle adhésion des éleveurs.

Les éleveurs sédentarisés à élevage de grande transhumance sont généralement implantés dans la zone sahélienne. Les Peuls du Delta intérieur du Niger sont les plus remarquables par leur genre de vie villageois ; l'importance numérique du cheptel régional, dit Bourgoudji, et l'organisation minutieuse des transhumances telle qu'elle a été décrite précédemment, comportent un partage des animaux en trois types de troupeaux. Une contradiction économique mais inévitable dans l'état des techniques pèse sur cet élevage. Car si les troupeaux familiaux sont importants avec des indices de cheptel élevés (voir carte 2), la commercialisation est retardée et on constate une sous-utilisation et une dévalorisation du lait par suite de l'éloignement transhumant de la plupart des vaches laitières et de la saturation de la vente ou des échanges entre économies familiales présentant toutes un excédent de production. Les Peuls concernés constituent des troupeaux à fort pourcentage de bœufs, destinés à la vente, et les vaches laitières ne représentent pas plus de 40 p.100 du troupeau. Dans ces conditions, l'économie familiale repose davantage sur l'agriculture : la riziculture des plaines d'inondation et les cultures céréalières pluviales des terrasses sèches. L'importance du cheptel a facilité la généralisation de la culture attelée dans les deux types de terroir. Le passage des troupeaux transhumants permet une certaine fumure des champs sur les bordures du Delta, mais il suit des pistes encloses protégeant les champs des divagations coûteuses et les bergers sont préoccupés de rejoindre aussi vite que possible les pâturages des plaines d'inondation.

Les éleveurs semi-sédentaires

Entre sédentarité et nomadisme toutes les situations intermédiaires existent, défiant toute classification exhaustive, rigide et définitive. La flexibilité est de règle, tant dans les parcours que dans l'accompagnement du troupeau par les familles. La gestion du territoire pastoral évolue continuellement selon les tendances climatiques, sociales et économiques. Le modèle général de semi-sédentarité est le suivant :

1) existence d'un village dont la population fluctue selon les travaux agricoles et les possibilités d'entretien du cheptel. Les catégories les moins mobiles de la population y demeurent toute l'année ;

2) fréquentation régulière d'une base complémentaire où s'installe saisonnièrement la plus grande partie de la population, soit qu'il s'agisse en hivernage d'une mare et de lieux de culture, soit en saison sèche d'un terroir villageois avec puits ou d'une région de pâturage résistant à la sécheresse ;

3) très généralement, le gros du cheptel effectue une transhumance sous la conduite des bergers, distincte du balancement alternatif du gros de la population, celle-ci n'étant accompagnée en permanence que par les vaches laitières.

Ce modèle ne peut être lié étroitement à des conditions écologiques zonales, car on le retrouve dans des environnements naturels différents, mais plutôt rapporté à une certaine situation socio-économique.

Ainsi parmi les Peuls du Delta intérieur du Niger, les groupes propriétaires des grands bourgou des lacs Débo et Wallado (groupes Dialloubé, Yallalbé, Ouro N'Dia, Dogo...) ont des villages et des champs à la périphérie de leur bourgou pastoral. Ils gardent un troupeau de vaches laitières en saison de pluies (doumti), encore réduit à partir des hautes eaux d'octobre (dabiti), tandis que leur « garti » parcourent des itinéraires de transhumance compliqués et prolongés. Quand ces garti ont rejoint leur propre bourgou, en fin de parcours, une grande partie de la population les rejoint dans des campements traditionnels.